

Laure Prouvost

Bertrand Dommergue



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46493>

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Bertrand Dommergue, « Laure Prouvost », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 mai 2020, consulté le 12 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46493>

Ce document a été généré automatiquement le 12 juin 2019.

EN

Laure Prouvost

Bertrand Dommergue

- 1 Il est des catalogues minces et de format modeste, mais substantiels : celui qui documente la première exposition monographique de Laure Prouvost au Palais de Tokyo en fait partie. Pas moins de onze doubles pleines pages de prises de vue de l'exposition invitent d'emblée le lecteur à une déambulation dans le jardin espiègle et foisonnant imaginé par l'artiste, déambulation qui se poursuit jusqu'à la page 57 sur les 96 que comporte l'ouvrage. Dans l'entretien avec la commissaire de l'exposition, Daria de Beauvais, retranscrit plus loin, Laure Prouvost caractérise ce jardin à l'aide d'adjectifs contradictoires : successivement « postapocalyptique », « idéal », « interdit », et même « fucked up », il apparaît alors comme un lieu surinvesti, fantasmatique et transgressif. Hypothèse corroborée par le titre facétieux de l'exposition : *Ring, Sing and Drink for Trespassing*. Celui-ci, d'abord presque invisible car imprimé en relief et fondu dans l'image de couverture, semble vouloir, par ses homophonies et paronymies, faire entendre la prévalence des sensations aussi bien auditives que gustatives et tactiles. Mais l'artiste, un peu plus loin, ouvre elle-même la porte de ce jardin synesthésique : « Il s'agit de jouer avec la fluidité du contour des choses, de brouiller les limites : sommes-nous à l'intérieur d'un musée ou d'un jardin ? On joue sur cette idée de "trespassing", sans savoir ce qui prendra le dessus : l'architecture, les œuvres, les visiteurs ou la nature ? » (p. 67) La pièce qui illustre la couverture du catalogue n'a, elle non plus, pas été choisie au hasard : non seulement *We Will Feed You Big Time* (2018), fontaine composée de neuf seins rose flashy surdimensionnés, occupait le centre de l'exposition, mais elle est au cœur des tentatives exégétiques des deux contributeurs-trices du catalogue. Le titre anglais du texte de la commissaire d'exposition américaine Karen Archey, « Leaking Language », (mal traduit par « Laure Prouvost : les échappées du langage »), à valeur d'oxymoron, annonce une réflexion fine et empathique sur la dimension certes ludique, mais aussi féministe de l'univers de l'artiste, qui s'incarnerait paradoxalement dans ce « corps submergé d'hormones, ruisselant de lait où germent des protubérances et des excroissances inattendues » (p. 73). Quant au philosophe italien Emanuele Coccia, son interprétation emprunte pour mieux le « retourner » au corps-sans-organes conceptualisé par Gilles Deleuze et Félix Guattari, après leur lecture d'Antonin Artaud. Dans sa contribution intitulée « Des organes sans corps », il montre en effet que l'art de Laure Prouvost « a la

fonction explicite de libérer les organes du corps et, en inventant de nouveaux organes, de les obliger à trouver d'autres alliances, d'autres agencements possibles » (p. 77). Avant d'ajouter : « Ainsi, un sein n'est pas l'instrument pour la production, l'accumulation ou la consommation du lait, il est la forme que le monde assume lorsqu'un liquide quelconque doit à la fois se concentrer dans un lieu et pouvoir s'y écouler : c'est en ce sens que Laure Prouvost en fait la forme transcendantale d'une fontaine » (p. 77). Si ce catalogue éclaire de façon aussi concise que convaincante cette exposition, aussi réjouissante que conceptuelle, il n'en reste pas moins que le lecteur pourra regretter le nombre trop restreint de notices d'œuvres – même si les six notices proposées permettent tout de même d'entrevoir la profusion des techniques et matériaux qui contribuent aussi à l'originalité du travail de l'artiste (vidéo, tapisserie, « Objets-valises », « Signes », « Reliques », etc.). Etant entendu que, depuis ses débuts, comme elle le rappelle elle-même, son matériau de prédilection demeure le langage lui-même : « Pour moi les mots ont autant de matérialité que la terre ; j'aime les questionner, les couper, les assembler et ne pas tenir compte de leur autorité » (p. 66). Ces mots auxquels Laure Prouvost aime à faire jouer le rôle d'« obscurateur poétique » comme pour mieux laisser au regardeur la liberté de redécouvrir son jardin d'un œil toujours neuf.